

Cécile Vargafitg, *En URSS avec Gide. Mon journal*, Paris, Flammarion, 2021, 272 p. – ISBN 978-2-08-143741-8.

André Gide, *Retour de l'URSS* suivi de *Retouches à mon « Retour de l'URSS »*, préface de Sophie Coeuré, Paris, Petite Bibliothèque Payot & Rivages, 2022, 224 p. – ISBN 978-2-22-892973-8.

L'œuvre d'André Gide vient de tomber dans le domaine public : cela a été l'occasion de republications, tandis que plusieurs essais ont également témoigné de l'actualité des écrits gidiens, que ce soit dans le champ universitaire ou au-delà. Nous nous pencherons ici sur deux exemples qui s'appuient sur l'expérience soviétique de l'auteur. Publié en novembre 1936, le *Retour de l'URSS* est le compte-rendu du voyage qu'y a fait André Gide à l'été 1936, accompagné de Pierre Herbart, Louis Guilloux, Jacques Schiffrin, Jef Last et Maurice Denis : il est alors le plus gros succès de librairie de Gide. Avec des propositions très différentes, mais toutes deux stimulantes, deux textes permettent aujourd'hui de ressaisir dans sa complexité l'événement qu'a constitué cette publication, mais aussi l'appareil textuel considérable que ce *Retour* convoque – essais de Gide (*Retour* et *Retouches* avec leurs appendices) ; journaux parallèles ; textes secondaires gidiens (*Journal*, *Cahier de la Petite Dame*, correspondances) ; archives soviétiques de la VOKS et de l'Intourist en particulier.

Le premier ouvrage est la réédition chez Payot du texte original et complet du *Retour*, avec ses Appendices – ceux-ci, restitués dans l'édition Pléiade¹, demeuraient jusqu'ici inaccessibles en poche. Il s'ouvre sur une riche préface de Sophie Coeuré, historienne des archives soviétiques, qui avait déjà traité de cette figure dans un ouvrage

1. André Gide, *Retour d'URSS*, in *Souvenirs et voyages*, sous la direction de Pierre Masson, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 750.

précédent². Dans le second, *En URSS avec Gide. Mon journal*, Cécile Vargaftig propose un parcours croisé à travers différents journaux de voyage : celui de Gide et de ses camarades en 1936, celui de son père, le poète Bernard Vargaftig, mort fou en 2012 et celui de l'A. elle-même qui a un rapport très intime à la Russie et au communisme. C. Vargaftig y invente une façon de régler ses comptes avec un certain ordre patriarcal, que ce soit le communisme traité comme fiction dans laquelle son père a accompli « la suspension consentie de son incrédulité » (p. 189), ou une configuration de la littérature au XX^e siècle où « virilité et modernité [semblent aller] de pair » (p. 144).

Dans sa préface dense, qui analyse le *Retour* à partir de sa réception soviétique, Sophie Coeuré donne quatre raisons à la republication du texte de Gide. Ce voyage si médiatisé constitue d'abord un des « moments de la rencontre de la Russie et de son Peuple en 1936 » (p. 8), depuis la France du Front populaire, tandis que simultanément, en une trajectoire opposée, le texte apparaît comme le « cheminement de l'espoir et du doute dans l'esprit et sous la plume de l'homme et de l'écrivain Gide » (p. 8). On peut reprocher à cette seconde idée de présenter ce texte très travaillé comme la pure chambre d'enregistrement du voyage, mais elle permet de ne pas s'attarder sur l'analyse de son fonctionnement : si l'aspect littéraire du texte s'en trouve ainsi effacé, c'est au profit d'un gain analytique. L'A. replace ainsi la constitution de l'œuvre au sein des interactions entre politique et art de cette époque : elle rappelle que cette aventure communiste et soviétique de Gide s'insère dans une « longue relation à distance avec la Russie », partagée par tout un réseau culturel européen ; ce dialogue ne devient cependant central chez Gide que dans le cadre du tournant de son œuvre vers le « voyage engagé », expérimenté d'abord en Afrique équatoriale ; mais le glissement vers la sympathie communiste, puis vers le voyage en URSS ne peut se comprendre que par l'insertion de Gide, quoique réticent, au cœur d'une « diplomatie d'influence » (p. 12), où « les écrivains sont un indispensable soutien en termes d'image et de mobilisation politique », et sont pris en charge par un réseau d'institutions, du repérage d'éventuels compagnons à l'organisation de « voyages Potemkine » (p. 15). Plus profondément, il

2. En particulier Sophie Coeuré & Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge – Voyage des intellectuels français en Union soviétique. 150 documents inédits des Archives russes*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

s'agit pour Sophie Coeuré – et c'est la troisième justification de cette republication – de produire, grâce à l'ouverture des archives, un « changement de regard » (p. 8), révélant « la place de Gide et de ses compagnons dans un projet d'influence organisé depuis Moscou » (p. 12). Ce voyage, replacé dans la perspective soviétique, devient une tentative de perfectionner la fabrique d'une pseudo « expérience de vérité » (p. 15), celle du communisme réalisé, que doit venir garantir un témoin crédible : à l'occasion du voyage de 1936, l'organisation s'efforce de « tenir compte des critiques de ses prédécesseurs », des réactions des « voyageurs français plus ou moins sensibles à la flatterie », des spécificités de Gide, qui « n'aime pas les plans arrangés », « d'où une nécessaire “apparence de spontanéité” » (p. 15). L'originalité de ce voyage devient sensible – notamment l'ajout au programme habituel d'une « longue pause dans les forêts et sur les plages du Sud » (p. 17) ; et l'échec n'en apparaît que plus patent : il reste un accroc de la politique de front populaire et marque le ratage complet de cette volonté d'encadrer et d'influencer les intellectuels étrangers en URSS. S. Coeuré montre alors la façon dont les interlocuteurs de Gide sont rattrapés, au-delà de la sanction de cet échec, par la machine répressive des grandes purges. La préface de S. Coeuré et le livre de C. Vargaftig, se rejoignent alors sur le sentiment que l'essai se transforme en « cimetière » (Vargaftig, p. 148). Le quatrième motif de publication, qui est de tirer de cette lecture une « leçon critique sur l'engagement et la manipulation du témoignage » (p. 8), peut laisser le lecteur dans un état de sombre rêverie ; il ouvre aussi sur la réécriture de l'histoire proposée par Cécile Vargaftig.

Cette réécriture proposée par Cécile Vargaftig relève, elle, de l'expérience vécue et littéraire, mais aussi de l'histoire de la littérature et d'une vision française du communisme. « Je ne suis pas historienne » (p. 31), rappelle-t-elle, tout en conjurant le risque du « livre de développement personnel » (p. 149). L'A. embarque le lecteur dans un tourbillon de dates, s'efforce d'inventer sa forme et son genre : « j'y consigne des faits qui ont vraiment eu lieu, j'élabore quelques idées à partir de ces faits ; les jours qui passent, et la juxtaposition des événements créent du romanesque. C'est dans les interstices de la vérité que naît la fiction. » (p. 149). S'entrechoquent ici, de manière discontinue, mais parfois originale et suggestive, l'histoire d'une famille issue en partie de l'émigration juive d'URSS (Biélorussie, Ukraine), un essai sur l'idée communiste de littérature en France, une narration polypho-

nique du voyage de Gide en URSS qui raccorde, compare et critique, sous le mode de l'enquête, les journaux de l'ensemble des écrivains voyageurs. Il faut y adjoindre les récits d'expériences de l'A. dans la Russie post-soviétique, qui servent à imaginer la vie soviétique de 1936, cultivant pour cela parfois l'idée d'une continuité transhistorique (p. 89 et *passim*).

Traversant toutes ces questions, Cécile Vargaftig cherche à affirmer la pertinence d'un regard à la fois lesbien, féministe et juif. Son point de vue s'émancipe ici des discours normatifs – paternel, communiste, soviétique, hétérosexuel, masculin – mais aussi des positions minoritaires qu'elle pourrait épouser – alors que lire Herbart, bisexuel, et Gide, homosexuel, c'est voir aussi le silence des femmes qui les entourent (p. 76, p. 102). Le livre construit à l'inverse une perspective à la fois morale (à l'inverse de cette « sale petite pute stalinienne » (p. 131) qu'est ici Aragon, menteur vrai, homosexuel non assumé, cautionnant l'illusion communiste) et minoritaire : en mettant en valeur le geste de Gide, qui démasque un communisme devenu conformisme tout en continuant de se présenter comme proche de l'idée révolutionnaire, l'A. défend l'idée que l'idée communiste en France a joué un rôle de *fiction régulatrice*, réintégrant les minorités dans la norme. Se trouvent contestés le culte de la poésie, le mentir vrai ou le virilisme de l'idée d'avant-garde : l'année 1934, *année hétérosexuelle* où Herbart et Aragon ont leur première relation hétérosexuelle affichée et prennent leur carte au PCF, met en lumière une association entre normalisation hétérosexuelle et normalisation communiste. À terme, la démence de Bernard Vargaftig, père, poète et communiste, durant ses derniers temps, n'est plus un accident de parcours, mais elle se trouve réinscrite dans l'histoire longue d'une folie où les sympathies communistes deviennent un refuge contre la déviance. Par le même geste d'inversion, le refus par le père poète de lire sa fille romancière est renversé pour faire de la vie du père une fiction ; le fait que ce père refuse toute dignité à la littérature de témoignage cède le pas devant le témoignage de la fille sur le père qui, croisé avec témoignage de Gide défaisant la fiction communiste, conquiert une portée à la fois créative et politique.

Le spécialiste de Gide peut regretter que l'absent, ou presque, de ces deux livres, soit le texte gidien, notamment dans sa dimension littéraire. C'est le prix à payer pour que le *Retour* se trouve réinséré dans l'expérience brûlante d'une vie d'un côté (Vargaftig), dans une

approche historique globale de l'autre (Coeuré). On aurait rêvé, dans la réédition du *Retour*, de brèves notes historiques qui auraient redoublé l'appareil péritextuel gidien et permis à qui n'est pas historien de produire un discours sur la textualité gidienne historiquement fondé, mais dialoguant dans le même temps avec une idée vive de la littérature.

François Bompaire

Membre associé CELLF XVI-XXI

CPGE Cité Scolaire Gambetta-Carnot

